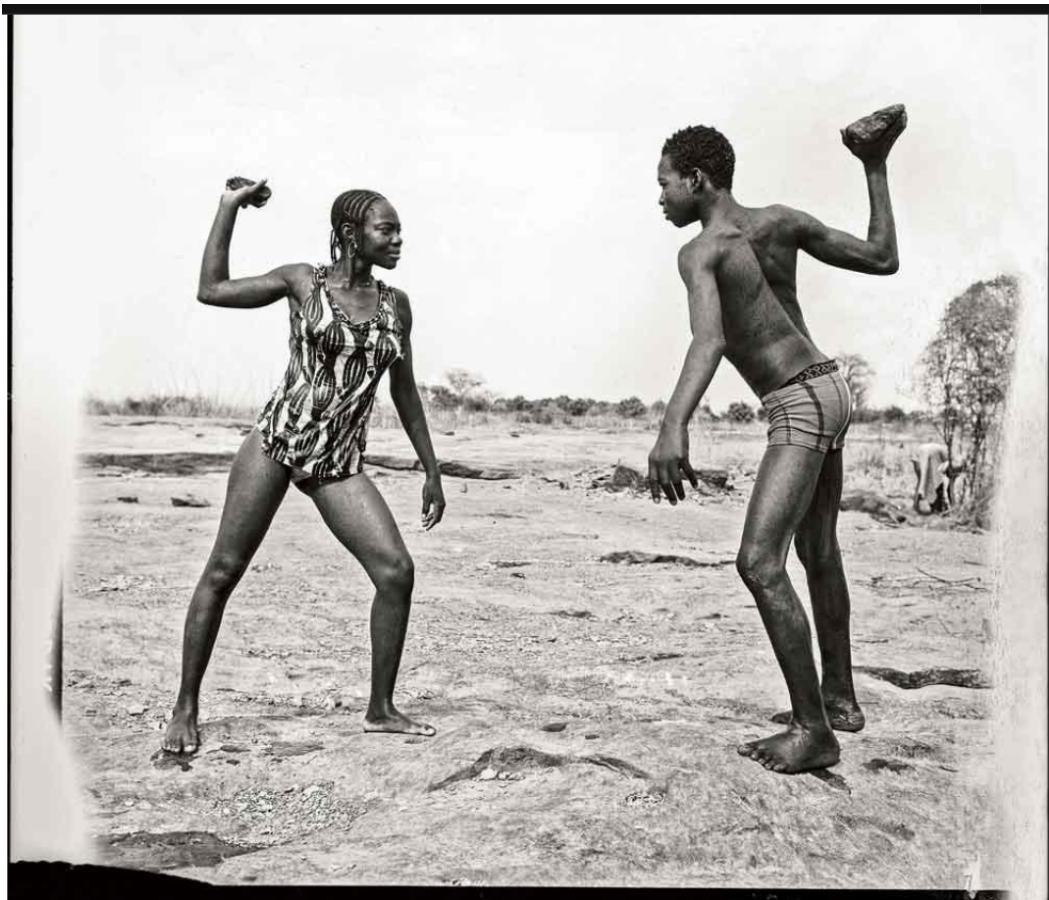


Récit

Malick Sidibé, reporter de la jeunesse malienne libérée

Raoul Mbog Publié le 24/10/2017. Mis à jour le 24/10/2017 à 17h50.



Etait-il parmi la foule de gens survoltés partis du palais de Koulouba pour sillonner les rues de Bamako dans une atmosphère de fête, ce 22 septembre 1960 ? Ou peut-être avait-il préféré attendre l'arrivée du cortège sur la toute nouvelle place de la République, aménagée à l'occasion de la proclamation de l'indépendance du Mali. Le souvenir est un peu flou, mais qu'importe. [Malick Sidibé](#) (1935-2016), à qui la [Fondation Cartier pour l'art](#) contemporain consacre une grande rétrospective, reste dans les esprits celui qui a su le mieux décrire les joies et les espoirs des Maliens fraîchement libérés de la colonisation française.

Le jeune homme de 25 ans, timide mais rieur, qu'il est toujours resté n'avait sans doute pas imaginé devenir le témoin privilégié de l'euphorie qui a accompagné les indépendances africaines, survenues, pour la plupart, en 1960.

Deux ans auparavant, il s'achète un petit Kodak. Et ses premiers reportages sont consacrés à Soloba, son village natal, à 300 kilomètres de Bamako, près de la frontière guinéenne. L'expérience acquise auprès de Gérard Guillat, un photographe français installé dans la capitale, l'encourage à ouvrir un studio. Malick Sidibé s'implante au quartier Bagdadji, non pas pour la proximité avec la très symbolique place de la République, mais parce que c'est l'un des rares endroits fournis en électricité dans ce pays indépendant, certes, mais encore trop pauvre. Les rues sont poussiéreuses. Les infrastructures manquent.

SUR LE MÊME THÈME

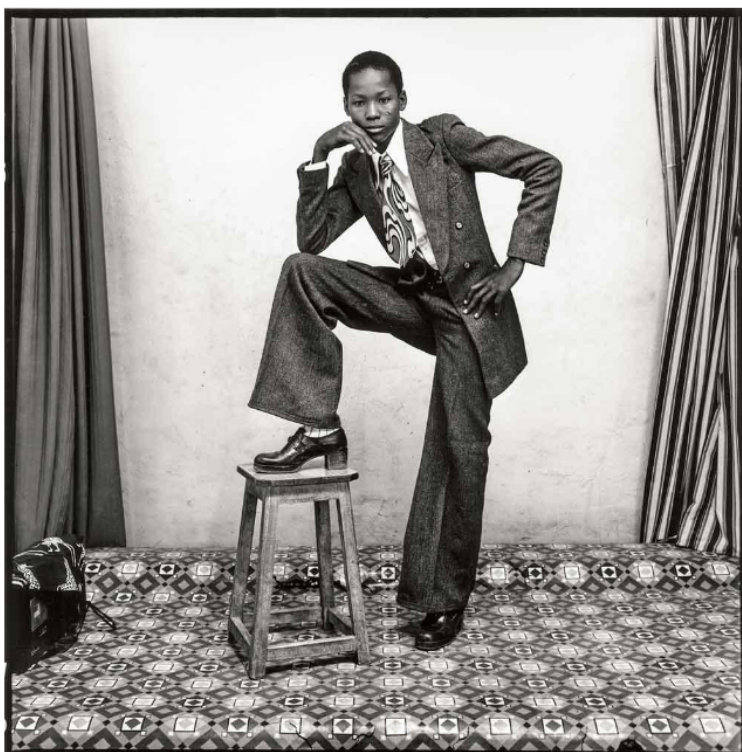
Photo

Malick Sidibé / Omar Victor Diop : deux générations géniales de portraitistes africains

Malick Sidibé, le photographe euphorique de la jeunesse malienne

Le regard malien de Seydou Keita [Abo](#)

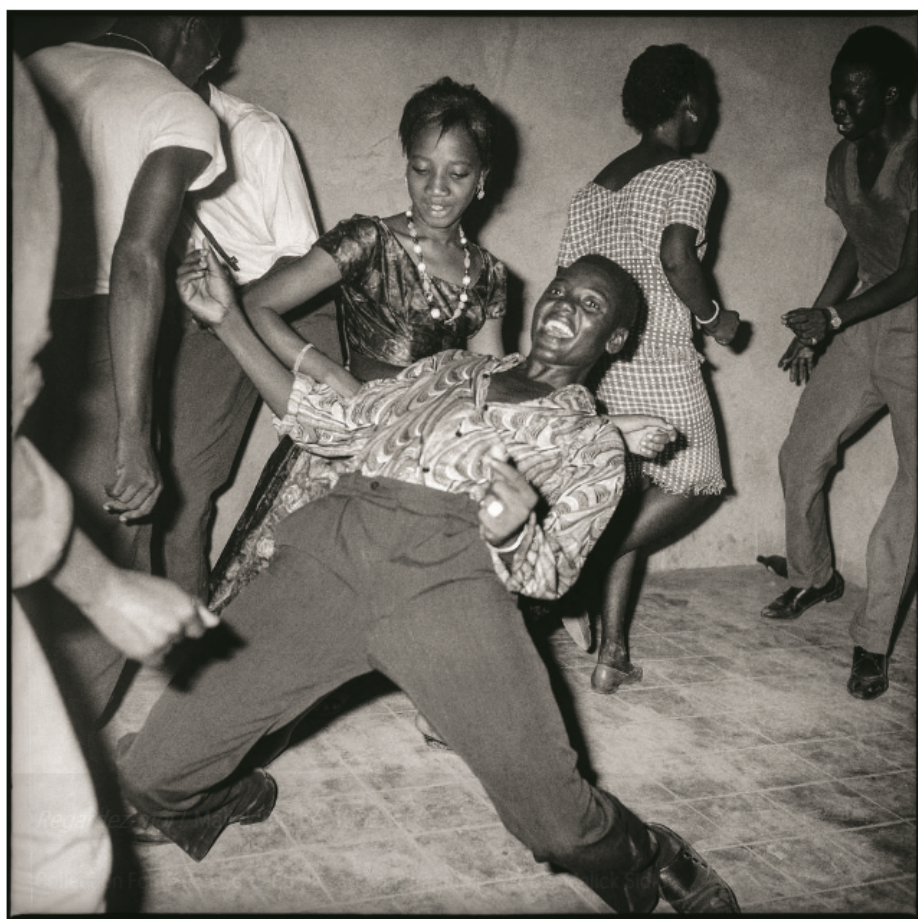
Un samedi soir à Bamako



Coupes afro, pattes d'eph et chemises à fleurs

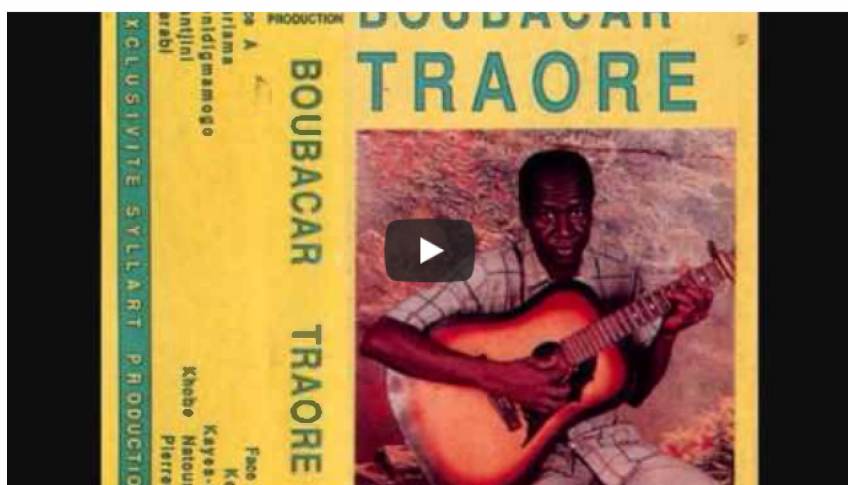
Dans son modeste studio, l'homme tire des portraits de famille et des photos d'identité. C'est là qu'il se fait happer par le vent de liberté et de modernisme postcolonial qui souffle dans le pays. Modibo Keita (1915-1977), le tout premier président, lance plusieurs chantiers socio-économiques qui changent peu à peu le visage de l'ex-Soudan français. Les jeunes font leurs premiers pas d'adultes en même temps qu'ils s'ouvrent au monde. *« Notre confiance en nous était telle que nous voulions que tout le monde nous voie et nous admire »*, se souvient [Manthia Diawara](#), écrivain, cinéaste et professeur de littérature à l'université de New York. L'homme a grandi à Bagdadji, à quelques pas du studio de Malick Sidibé. Autant dire que ses amis et lui s'y rendaient très souvent pour se faire prendre en photo. Mais, surtout, pour admirer les clichés de jeunes Bamakois arborant fièrement chaussures à talons compensés, coupes afro, minijupes ou pantalons pattes d'éléphant et chemises cintrées à fleurs.

Nous sommes au milieu des années 1960, et Malick Sidibé est déjà « l'œil de Bamako ». Mieux, il est le chroniqueur d'une culture urbaine que les jeunes inventent de toutes pièces, inspirés par un mouvement plus large. *« A cette époque, la jeunesse du monde entier était reliée par la musique. Les photographies de Malick Sidibé me rappellent tous ces pas de danse dont nous avons l'habitude à la fin des années 1960 et au début des années 1970 : le twist, la pachanga, le rock'n'roll, le jerk, la glissade, le camel walk... »* raconte, nostalgique, Manthia Diawara. Pour l'écrivain malien, tout le génie photographique de Malick Sidibé réside dans l'intuition qu'il avait eue, très tôt, de sortir de son studio et d'aller suivre les jeunes sur les pistes de danse.



— “Quand je regardais les jeunes gesticuler avec tant de ferveur, je me disais : que c’est bon de danser, de s’amuser... Après la mort, c’est fini.”

Aidé d’un petit Rolleiflex qu’il vient de s’offrir, le photographe écume les soirées et les surprises-parties qui rythment les fins de semaine à Bamako. Et au cours desquelles filles et garçons, parfois à peine sortis de l’adolescence, se trémoussent sur des tubes de James Brown, Johnny Hallyday, Aretha Franklin, les Jackson Five ou Johnny Pacheco. Des musiques étrangères diffusées sur les ondes de Radio Mali, au côté de *Mali Twist*, le tube de Boubacar Traoré, icône de l’afro-blues. Ici aussi, sous ces latitudes sahéliennes, la mode yéyé bat son plein, les jeunes s’en délectent dans la joie et l’insouciance. Et l’œil de Sidibé capte chacun de ces moments avec tendresse. « *Quand je les regardais gesticuler avec tant de ferveur, je me disais : que c’est bon de danser, de s’amuser... Après la mort, c’est fini* », avait confié le photographe, quelque temps avant son décès, le 14 avril 2016, à 81 ans.

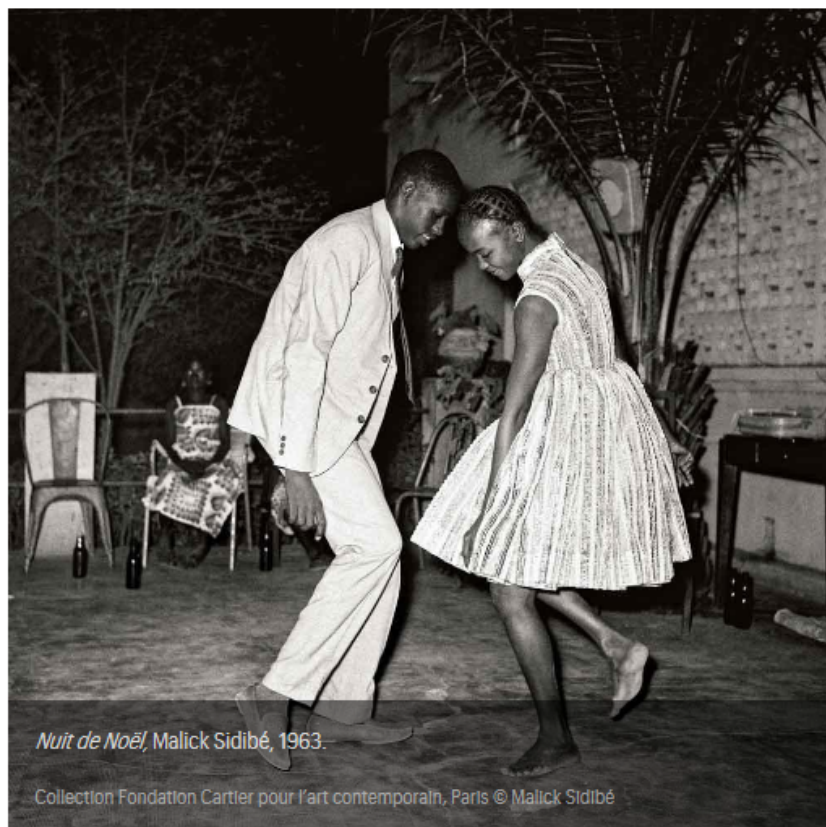


Mais les personnages immortalisés sur ces photographies en noir et blanc sont-ils l’image de l’Afrique que le pouvoir postcolonial cherche à véhiculer ? Pas si sûr. Car le gouvernement marxiste de Modibo Keita, dans une volonté de promouvoir une certaine « authenticité africaine », crée des milices chargées de contrôler le comportement des individus, une sorte de police des mœurs. Et la dictature militaire qui renverse le président en 1968 n’arrange rien.

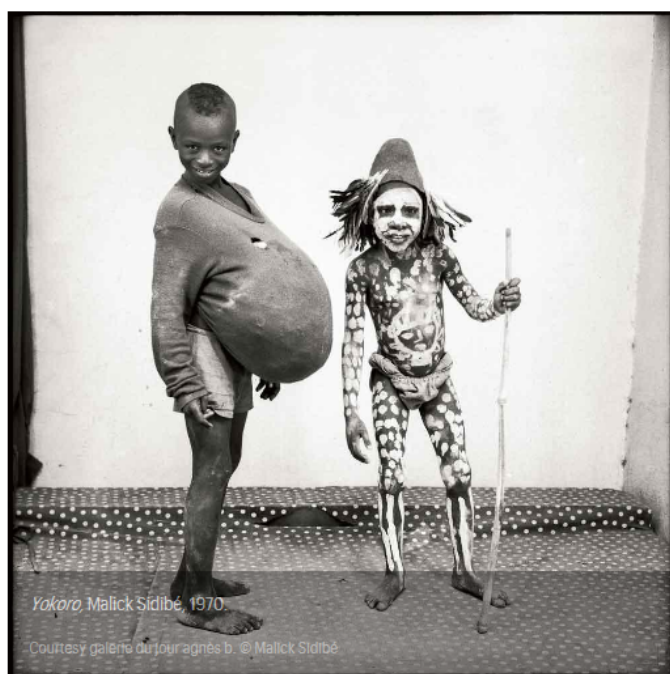
« *Des couvre-feux avaient été établis et tous ceux qui se faisaient surprendre vêtus d’une minijupe ou d’une chemise cintrée étaient envoyés dans des camps de rééducation. Ils se faisaient raser la tête et on les obligeait à porter des vêtements traditionnels* », détaille Manthia Diawara. Mais, pour les jeunes de Bamako, tel n’est pas le sens de la liberté promise par l’indépendance. Alors ils résistent, jouent au chat et à la souris avec le pouvoir conservateur. Malick Sidibé est entre les deux et permet à ces jeunes (il est à peine plus âgé qu’eux), à travers ses portraits, de représenter le monde à leur image.

La jeunesse de Bamako sublimée

« *Ce qui rend forte son œuvre, c’est l’amour qu’il porte à la jeunesse, sa capacité à la mettre en confiance devant l’objectif, son souci constant d’en donner la meilleure image possible* », témoigne le marchand d’art André Magnin, qui assure le commissariat de la rétrospective « Mali Twist », riche de deux cent cinquante tirages, à la Fondation Cartier. Parmi ces images, quelques clichés bien connus, comme *Nuit de Noël*, réalisé en 1963, *Regardez-moi !* (1962) et *Jeunesse au bord du fleuve Niger* (1974). L’année dernière, le magazine *Time* a fait figurer *Nuit de Noël* dans son classement des « 100 photographies les plus influentes de l’histoire ».



Malick Sidibé arrive sur la scène internationale deux ans après sa rencontre avec le galeriste André Magnin, grâce à une première exposition à Paris, organisée par ce dernier en 1994, puis à une autre, en 1995. C'est pourtant une période où sa carrière semble derrière lui : l'euphorie des années 1960-1970 est retombée, la désillusion et le désespoir ont gagné les cœurs, les jeunes d'hier ne dansent plus la pachanga, la photo couleur a supplanté le noir et blanc, presque tout le monde peut désormais s'offrir un appareil... Le « reporter de la jeunesse » reste connu de tout le pays, mais il est presque oublié, réduit à remettre en état des appareils photo qui encombrant les étagères de son minuscule studio de Bagdadji.



L'homme qui apprit la photographie... en photographiant

1994 et 1995 donc, premières expositions hors du Mali. La reconnaissance internationale, les honneurs ne tardent pas. Malick Sidibé sera le premier Africain à recevoir, en 2003, le prix Hasselblad, équivalent du Nobel pour la photo. Quatre ans plus tard, il est honoré d'un [Lion d'or pour l'ensemble de sa carrière lors de la 52e Biennale d'art contemporain de Venise](#). Tant d'autres récompenses suivront.

« A Venise, il était en larmes en recevant son Lion d'or. Il répétait sans cesse qu'il n'aurait jamais pu imaginer une si belle histoire », se rappelle André Magnin. Une « si belle histoire » pour un homme formé à « l'école des Blancs », où il est repéré pour ses aptitudes au dessin et dont il ressort avec un diplôme d'artisan bijoutier. Un homme qui apprit la photographie... en photographiant.



Savant dosage de composition et de sociologie

Mais le succès de Sidibé repose-t-il uniquement sur la touche si caractéristique de ses photos de studio, le fameux rideau rayé ? Pourquoi lui et pas les autres, pourtant nombreux à cette époque au Mali et partout en Afrique ? Quand il se lance, le grand maître de la photo de studio est, depuis la fin des années 1940, [Seydou Keita](#) (1921-2001). Mais ce dernier est considéré comme le photographe de la bourgeoisie locale naissante, quand son cadet Malick Sidibé est porté par des thèmes plus populaires. Quid du Sénégalais Mama Casset (1908-1992) ou du Congolais Jean Depara (1928-1997) ? « Aucun d'eux n'a su autant contribuer à changer les pratiques du medium. Malick Sidibé l'a fait en sortant de son studio, avec un savant dosage de composition et de témoignage sociologique sur une période cruciale de l'histoire africaine », analyse Olivier Sultan.

Le fondateur de la galerie « musée des Arts derniers » a un temps collaboré avec le photographe, dont il pense que le succès a donné beaucoup d'espoir à la génération actuelle. Le Sénégalais Omar Victor Diop, la Malienne Fatoumata Diabaté ou le Congolais JP Mika le reconnaissent volontiers. Pour autant, aucun d'eux ne revendique la moindre filiation avec le « maître » actuellement honoré à Paris. Signe des temps qui changent et d'une Afrique qui bouge. Le regard que l'on porte sur elle aussi.